

Testament

Témoignage à l'Humanité que j'aime

Benabdellah SOUFARI — Bou Abdallah

À mes neveux, nièces, frères et sœurs. À la génération qui vient. À ceux qui se pencheront sur ces mots quand je ne serai plus là pour les prononcer.

I. L'Origine

Je suis le fils de Muhammad et de Fatima. Rien de plus. Tout commence là.

Mon père, cheminot en France depuis 1973 — Gare du Nord, Mulhouse, Alsace. Il a retrouvé Benisaf à la retraite seulement, après vingt-cinq ans de coupure. J'avais quitté cette terre, El Maleh, en 1973, puis de passage estival à huit ans. J'y suis retourné en 2004, à trente-trois. Et tout s'est remis en place.

Mon père est né un 30 janvier à Benisaf. Il est parti un 30 janvier à Benisaf. Le repas d'anniversaire fut le repas d'adieu. Il est mort inhumé chez lui, face à la mer, témoin de son propre départ.

Ma mère Fatima est née le 21 octobre 1937 à El Maleh — un village de l'Oranie qui se souvient du sel. Elle a traversé presque un siècle debout. Soixante ans avec Muhammad. Elle porte l'Algérie dans chaque geste, chaque silence, chaque prière murmurée avant l'aube. Quatre-vingt-neuf ans de douceur et de force mêlées.

Je suis né entre deux absences. Avant moi, Saad — mon grand petit frère, six mois, un ange qui n'a fait que passer. Après moi, une fratrie que la vie a dispersée. Trois nés en Algérie : Saïd l'aîné, Lhouaria ma sœur, et moi. Puis Jamel, arraché un 25 décembre, cinquante ans, inhumé dans un simple linceul à El Maleh — dans la terre de sa mère, comme si la vie avait voulu le ramener là où tout avait commencé.

Il y a eu aussi des blessures entre frères. Je ne les nommerai pas. Elles appartiennent à Allah et au pardon.

II. Ce que j'ai traversé

J'ai grandi en France — loin du bled, loin du jasmin, loin de la chaleur de l'été oranais. Mais ma mère a fait en sorte que je ne sois jamais vraiment parti. Elle portait l'Algérie en elle. Et moi, je la portais.

J'ai été seul. Pas de cette solitude qui rétrécit — de celle qui oblige à grandir vers l'intérieur.

J'ai été écarté par les miens. Je ne prétends à rien devant cette épreuve. D'autres l'ont portée bien plus lourdement que moi. Je dis simplement : elle a eu lieu. Et je suis resté debout par la grâce d'Allah, pas par la mienne.

2021. J'ai accompagné mon père par téléphone pendant six mois, bloqué en France par les barrages sanitaires. Chaque jour sa voix. Jusqu'au dernier jour. Puis le silence.

J'ai écrit pour Jamel — *Le Souffle et l'Étoile* — parce que certains morts méritent qu'on leur donne un nom pour l'éternité.

III. Ce que j'ai essayé de servir

Je n'ai rien construit. J'ai essayé de transmettre.

Vingt-cinq ans sur une seule idée : QIMI — *Quranic Integrated Morphological Indexing*. Mille sept cents racines arabes trilatérales. Non pas pour prouver quoi que ce soit, mais parce que je crois que la langue du Coran est un noyau intact — une architecture du sens — et que quelqu'un devait tenter de la rendre lisible avant de partir.

J'ai écrit sur la Palestine, sur l'Algérie, sur la France, sur le Hajj. Pas pour avoir raison. Pour ne pas être complice du silence.

J'ai accompagné des pèlerins à La Mecque. Pas comme organisateur. Comme serviteur.

Si quelque chose de tout cela a porté du fruit, c'est à Allah que le fruit revient. Ce qui n'a pas porté est de moi.

IV. Ce que je suis

Je ne suis pas grand-chose.

Un témoin, peut-être. Un passeur, inshaa Allah — entre l'Algérie et la France, entre l'arabe et le français, entre les vivants et les morts, entre la douleur et le sens.

Je suis Abd Allah — serviteur d'Allah. Pas d'un homme, pas d'un clan, pas d'un dogme.

Je suis le petit-fils de Saad Soufari, chahid, dont la gare de Benisaf porte le nom. Le fils de Muhammad, né et mort le même jour dans la même terre. Le fils de Fatima, debout depuis 1937. Le frère de Jamel — le souffle et l'étoile. Et le frère du premier Saad — six mois, un ange — qui m'a précédé dans la miséricorde.

V. Ce que je vous laisse

Je ne vous laisse ni fortune, ni pouvoir, ni gloire. Je vous laisse une certitude que je n'ai pas inventée — *al-yaqīn* — que j'ai trouvée dans chaque racine arabe que j'ai lue, dans chaque pèlerin que j'ai accompagné, dans chaque aube où ma mère priait :

La séparation n'est pas une erreur. Elle est la condition de l'amour.

On ne peut aimer que ce dont on est séparé. L'unité n'a pas besoin d'aimer — elle est. C'est la rupture qui crée le désir, le désir qui crée le temps, et le temps qui crée le témoignage.

Ce témoignage, mes frères et sœurs, c'est ce que vous avez entre les mains.

ندور وأخرتها نولي للتراب.

On tourne... et au bout du compte, on retourne à la terre.

Mais entre le premier souffle et le dernier — il y a eu l'amour. Et l'amour ne retourne nulle part. Il reste.

Bou Abdallah SOUFARI — Benabdellah SOUFARI
El Maleh · Benisaf · Mulhouse · La Mecque · Madina
scannerlesens.com — france-hajj.fr

ما يفارقنيش